3e Année. — N° 15 5 Août 1897

Le PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de deux à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

CAISSE DE SECOURS DU « PROGRÈS SPIRITE »

Cette caisse a été alimentée, au début, par ceux de nos anciens souscripteurs qui nous ont prié d'y verser le reliquat de leur compte.

Ce sont :

Mmes	M... à Paris	12 f.	50
	Veuve P. B.	12	50
	Carrié, à Paris	12	50
	de Buronfosse, à Paris	7	50
MM.	Lévy, à Neuilly	50	
	Roche, à St-Mandé	10	
	A. Gronier, à Ham	12	50
	Total	117	50
	Sur cette somme	77	50

ont été distribués à des spirites malheureux, après renseignements pris

Il nous restait donc en caisse	40	»

quand nous avons adressé à nos lecteurs notre appel du 5 juillet dernier.

Ont répondu à cet appel ;

Mme veuve P. B. pour	10	»
M. G. pour	5	»
M. Labruyère, à Péronne	1	»
M. B... à Linas	5	»
Nous avons donc en caisse à ce jour	61	»

Tous nos amis comprendront combien il importe d'augmenter ce chiffre, en vue des misères à soulager.

LA RÉDACTION.

LE SPIRITISME PHILOSOPHIQUE ET MORAL

CAUSERIE FAITE A LA SÉANCE DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE DU 6 JUIN 1897
(Suite) (*)

Puis, il y a les croyants qui se représentent Dieu d'une singulière façon, le supposant capable de pardonner toutes les fautes, tous les crimes, dès qu'un prêtre en a absous les coupables. Cette absolution, disent-ils, lave l'âme, la rend blanche comme au jour de sa première innocence. Après la mort, quelles que soient la nature et l'étendue de nos fautes, si nous nous sommes confessés avant de mourir, nous jouirons du bonheur que Dieu réserve à ses élus ; tandis que celui dont la vie aura été un exemple de sagesse et de vertu, mourant sans confession, sera précipité dans les flammes éternelles, si sa conscience est chargée d'un seul de ces péchés que l'Eglise appelle mortels.

*
* *

Eh bien, non ! et c'est là encore une noble tâche du spiritisme que de faire savoir à ceux qui l'ignorent ou semblent l'ignorer, que la justice divine n'a pas deux poids et deux mesures, qu'elle atteint tous ceux qui le méritent, à n'importe quel rang de la société, à quelque culte qu'ils appartiennent, et que l'absolution du prêtre est absolument sans valeur à ses yeux. La seule chose qui puisse toucher la souveraine justice, c'est le sincère repentir du coupable.

Au lieu d'un ciel circonscrit, d'un enfer horrible, éternel, d'un purgatoire mal compris, la doctrine spirite nous ouvre les perspectives sans fin de la vie ; elle nous montre les épurations nécessaires accomplies par l'âme sur elle-même à travers une série d'existences qui seront aussi nombreuses qu'il le faudra pour permettre à cette âme d'atteindre un jour au sommet du perfectionnement humain.

(*) Voir notre numéro du 20 juillet.

Plus de condamnés éternels, plus de réprouvés ! Arrière aux geôles infâmes, aux prisons gardées par des anges ! Le Dieu de l'amour ne pouvait organiser la haine. Or, l'enfer, n'est-ce pas la haine organisée ? Disons bien haut que le châtiment existe, (ou plutôt l'expiation), mais proportionné à la faute commise, et jamais éternel. Ce n'est que si la faute pouvait être éternelle que le châtiment le serait aussi.

Ce châtiment ne revêt pas toujours une forme corporelle, il n'est pas toujours une souffrance physique dans une nouvelle vie d'épreuves. L'âme le trouve souvent en elle-même, au sein de l'espace, dans les ombres qu'elle a accumulées en soi. Elle a le remords. Elle a la souffrance morale. Elle trouve encore un châtiment dans la sécheresse de ses sentiments, dans la gêne, l'inquiétude que lui fait éprouver la vue des natures supérieures à la sienne et conséquemment plus heureuses. Elle souffre ensuite de la vision, lointaine encore mais déjà réelle et persistante, du beau, du bien et du vrai, qu'elle commence à comprendre et dont, jusqu'ici, elle s'était toujours éloignée.

Voir un ciel resplendissant de lumière et d'or, où se jouent toutes les beautés des rayons solaires, où les mystérieuses voix de l'espace font entendre leurs plus suaves harmonies, et où l'on sent que la vie s'élève à son plus haut degré de puissance et d'amour ; savoir que pour gagner ces hauteurs célestes, pour y vivre dans la paix infinie et l'idéale félicité, il faut être un Esprit radieux, un ange aux ailes pures, une âme au périsprit léger : et se sentir retenu, par un périsprit encore opaque et lourd, à cette zone terrestre où grondent tant de passions et où s'étalent tant de vices ; avoir conscience de son indignité devant les souveraines splendeurs de la nature qui révèlent la grandeur infinie de Dieu, n'est-ce pas là un châtiment parfois bien cruel ? Mais cette punition a son incontestable utilité : elle oblige l'homme à réfléchir, à gagner du terrain sur la route sans bornes du progrès ; elle l'oblige à épurer son âme, à alléger son corps fluidique de toutes les souillures du passé, à retrouver enfin les bonnes inspirations de la sagesse et de la vertu.

*
* *

Et à qui devons-nous cette philosophie qui transporte nos âmes de joie et d'admiration ? A qui, sinon à celui dont le corps repose au Père-Lachaise, mais dont l'âme doit rester parmi nous pour nous exhorter à de nouvelles conquêtes dans le champ de l'infini, à une plus large poussée en avant des doctrines qu'il a coordonnées pour le salut et le bonheur des sociétés futures ? J'ai nommé Allan Kardec. Permettez-moi de saluer ici ce grand Esprit, en votre nom à tous, et de lui adresser l'impérissable souvenir de notre reconnaissance.

Ce sont ses doctrines que nous devons répandre, Mesdames et Messieurs, car ce sont elles, n'en doutez pas, qui doivent régénérer la société actuelle, tiraillée entre un passé qui s'écroule et un avenir encore imparfaitement dessiné. C'est l'œuvre d'Allan Kardec qui rayonne le plus dans le présent pour éclairer la marche des âmes vers l'avenir.

Vivons par l'âme, car, vivre, ce n'est pas seulement s'occuper de ses affaires, s'asseoir un instant au foyer de famille et ignorer l'infini. Vivre, c'est être en rapports constants avec nos semblables sur la terre, mais c'est aussi élever son âme, la mettre en rapport et en équilibre avec les forces spirituelles et morales qui nous viennent des mondes supérieurs ; c'est tâcher de la rendre transparente pour que Dieu y puisse lire sans cesse les nobles sentiments et les hautes pensées. Tant que nous n'en serons pas là, tant que nous végèterons dans l'ignorance des lois morales qui doivent nous régir, que nous nous occuperons beaucoup plus des soins à donner à notre corps que de ceux qui conviennent à notre âme, nous ne serons pas spirites dans le vrai sens du mot.

Et c'est pourquoi nous voudrions voir plus de cohésion, plus de fraternité entre tous les adeptes de notre cause. Par l'union sympathique, on s'éclaire mutuellement, on s'encourage à rester ferme dans le devoir, à supporter patiemment ses épreuves.

Certes ! nous sommes tous dévoués au spiritisme, mais chacun a sa manière de voir particulière ; nous ne groupons pas assez nos forces pour une action commune. Certes ! nous désirons tous répandre nos croyances sur le globe, mais est-ce bien toujours dans l'unique but de sécher des pleurs et de rendre l'espérance à ceux qui souffrent ? Ne laissons-nous pas quelquefois pénétrer en nous le démon de l'orgueil ? Ne croyons-nous pas avoir droit aux hommages flatteurs ? Ne supposons-nous pas, bien gratuitement, que nos œuvres sont au-dessus de celles des autres, notre parole plus autorisée ; que les communications obtenues par notre intermédiaire ont une saveur particulière qu'on rechercherait vainement dans celles obtenues par d'autres médiums ? Notre but à tous est le même ;

mais, chacun, pour le voir, se place à un point de vue différent, parce qu'on ne sait pas remonter aux sources philosophiques d'où le vrai se dégage, c'est-à-dire lire, étudier avec le cœur et l'esprit les œuvres du Maître, qui sont le fondement de la doctrine spirite.

Et c'est pourquoi, tout en travaillant énergiquement à la propagande par le fait, puisque le fait est nécessaire à l'homme pour étayer ses croyances, je voudrais voir tenir plus de place au spiritisme philosophique et moral, à celui qui constitue notre plus solide lien fraternel ici-bas, à celui qui nous ouvrira, un jour, la céleste patrie, après les souffrances et les luttes de la terre, si nous l'avons bien compris et sagement pratiqué.

A. LAURENT DE FAGET.

DIEU

III

LA PROVIDENCE

20. — La Providence est la sollicitude de Dieu pour ses créatures. Dieu est partout, il voit tout, il préside à tout, même aux plus petites choses : c'est en cela que consiste l'action providentielle.

« Comment Dieu, si grand, si puissant, si supérieur à tout, peut-il s'immiscer dans des détails infimes, se préoccuper des moindres actes et des moindres pensées de chaque individu ? Telle est la question que se pose l'incrédule, d'où il conclut qu'en admettant l'existence de Dieu, son action ne doit s'étendre que sur les lois générales de l'univers ; que l'univers fonctionne de toute éternité en vertu de ces lois auxquelles chaque créature est soumise dans sa sphère d'activité, sans qu'il soit besoin du concours incessant de la Providence. »

21. — Dans leur état actuel d'infériorité, les hommes ne peuvent que dificilement comprendre Dieu infini, parce qu'ils sont eux-mêmes bornés et limités, c'est pourquoi ils se le figurent borné et limité, comme eux ; ils se le représentent comme un être circonscrit et en font une image à leur image. Nos tableaux qui le peignent sous des traits humains ne contribuent pas peu à entretenir cette erreur dans l'esprit des masses, qui adorent en lui la forme plus que la pensée. C'est pour le plus grand nombre un souverain puissant, sur un *trône* inaccessible, perdu dans l'immensité des cieux, et parce que leurs facultés et leurs perceptions sont bornées, ils ne comprennent pas que Dieu puisse ou daigne intervenir directement dans les petites choses.

22. — Dans l'impuissance où est l'homme de comprendre l'essence même de la Divinité, il ne peut s'en faire qu'une idée approximative à l'aide de comparaisons nécessairement très imparfaites, mais qui peuvent du moins lui montrer la possibilité de ce qui, au premier abord, lui semble impossible.

Supposons un fluide assez subtil pour pénétrer tous les corps, ce fluide, étant inintelligent, agit mécaniquement par les seules forces matérielles ; mais si nous supposons ce fluide doué d'intelligence, de facultés perceptives et sensitives, il agira, non plus aveuglément, mais avec discernement, avec volonté et liberté ; il verra, il entendra et sentira.

23. — Les propriétés du fluide périspirital peuvent nous en donner une idée. Il n'est point intelligent par lui-même, puisqu'il est matière, mais il est le véhicule de la pensée, des sensations et des perceptions de l'Esprit.

Le fluide périsprital n'est pas la pensée de l'Esprit, mais l'agent et l'intermédiaire de cette pensée ; comme c'est lui qui la transmet, il en est en quelque sorte *imprégné*, et, dans l'impossibilité où nous sommes de l'isoler, elle semble ne faire qu'un avec le fluide, comme le son semble ne faire qu'un avec l'air, de sorte que nous pouvons, pour ainsi dire, la matérialiser. De même que nous disons que l'air devient sonore, nous pourrions, en prenant l'effet pour la cause, dire que le fluide devient intelligent.

24. — Qu'il en soit ou non ainsi de la pensée de Dieu, c'est-à-dire qu'elle agisse directement ou par l'intermédiaire d'un fluide, pour la facilité de notre intelligence, représentons-la-nous sous la forme concrète d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini, pénétrant toutes les parties de la création : *la nature entière est plongée dans le fluide divin* ; or, en vertu du principe que les parties d'un tout sont de même nature, et ont les mêmes propriétés que le tout, chaque atome de ce fluide, si l'on peut s'exprimer ainsi, possédant la pensée, c'est-à-dire les attributs essentiels de la Divinité, et ce fluide étant partout, tout est soumis à son action intelligente, à sa prévoyance, à sa sollicitude ; pas un être, quelque infime qu'on le suppose, qui n'en soit en quelque sorte saturé. Nous sommes ainsi constamment en présence de la Divinité ; il n'est pas une seule de nos

actions que nous puissions soustraire à son regard ; notre pensée est en contact incessant avec sa pensée, et c'est avec raison qu'on dit que Dieu lit dans les plus profonds replis de notre cœur. *Nous sommes en lui, comme il est en nous*, selon la parole du Christ.

Pour étendre sa sollicitude sur toutes ses créatures, Dieu n'a donc pas besoin de plonger son regard du haut de l'immensité ; nos prières, pour être entendues de lui, n'ont pas besoin de franchir l'espace, ni d'être dites d'une voix retentissante, car, sans cesse à nos côtés, nos pensées se répercutent en lui. Nos pensées sont comme les sons d'une cloche qui font vibrer toutes les molécules de l'air ambiant.

25. — Loin de nous la pensée de matérialiser la Divinité ; l'image d'un fluide intelligent universel n'est évidemment qu'une comparaison, mais propre à donner une idée plus juste de Dieu que les tableaux qui le représentent sous une figure humaine ; elle a pour objet de faire comprendre la possibilité pour Dieu d'être partout et de s'occuper de tout.

26. — Nous avons incessamment sous les yeux un exemple qui peut nous donner une idée de la manière dont l'action de Dieu peut s'exercer sur les parties les plus intimes de tous les êtres, et par conséquent comment les impressions les plus subtiles de notre âme arrivent à lui. Il est tiré d'une instruction donnée par un Esprit à ce sujet.

27. — « L'homme est un petit monde dont le directeur est l'Esprit et dont le principe dirigé est le corps. Dans cet univers, le corps représentera une création dont l'Esprit serait Dieu. (Vous comprenez qu'il ne peut y avoir ici qu'une question d'analogie et non d'identité.) Les membres de ce corps, les différents organes qui le composent, ses muscles, ses nerfs, ses articulations, sont autant d'individualités matérielles, si l'on peut dire ainsi, localisées dans un endroit spécial du corps ; bien que le nombre de ses parties constitutives, si variées et si différentes de nature, soit considérable, il n'est cependant douteux pour personne qu'il ne peut se produire de mouvement, qu'une impression quelconque ne peut avoir lieu dans un endroit particulier, sans que l'Esprit en ait conscience. Y a-t-il des sensations diverses en plusieurs endroits simultanés ? L'Esprit les ressent toutes, les discerne, les analyse, assigne à chacune sa cause et son lieu d'action, par l'intermédiaire du fluide périsprital.

« Un phénomène analogue a lieu entre la création et Dieu. Dieu est partout dans la nature, comme l'Esprit est partout dans le corps ; tous les éléments de la création sont en rapport constant avec lui, comme toutes les cellules du corps humain sont en contact immédiat avec l'être spirituel ; il n'y a donc point de raison pour que des phénomènes de même ordre ne se produisent pas de la même manière dans l'un et l'autre cas.

« Un membre s'agite : l'Esprit le sent ; une créature pense : Dieu le sait. Tous les membres sont en mouvement, les différents organes sont mis en vibration : l'Esprit ressent chaque manifestation, les distingue et les localise. Les différentes créations, les différentes créatures s'agitent, pensent, agissent diversement, et Dieu sait tout ce qui se passe, assigne à chacun ce qui lui est particulier.

« On peut en déduire également la solidarité de la matière et de l'intelligence, la solidarité de tous les êtres d'un monde entre eux, celle de tous les mondes, et celle enfin des créations et du Créateur. » (Quinemant, *Société de Paris*, 1867.)

28. — Nous comprenons l'effet, c'est déjà beaucoup ; de l'effet nous remontons à la cause, et nous jugeons de sa grandeur par la grandeur de l'effet ; mais son essence intime nous échappe, comme celle de la cause d'une foule de phénomènes. Nous connaissons les effets de l'électricité, de la chaleur, de la lumière, de la gravitation ; nous les calculons, et cependant nous ignorons la nature intime du principe qui les produit. Est-il donc plus rationnel de nier le principe divin, parce que nous ne le comprenons pas ?

29. — Rien n'empêche d'admettre, pour le principe de souveraine intelligence, un centre d'action, un foyer principal rayonnant sans cesse, inondant l'univers de ses effluves comme le soleil de sa lumière. Mais où est ce foyer ? C'est ce que nul ne peut dire. Il est probable qu'il n'est pas plus fixé sur un point déterminé que ne l'est son action, et qu'il parcourt incessamment les régions de l'espace sans bornes. Si de simples Esprits ont le don d'ubiquité, cette faculté, en Dieu, doit être sans limites. Dieu remplissant l'univers, on pourrait encore admettre, à titre d'hypothèse, que ce foyer n'a pas besoin de se transporter, et qu'il se forme sur tous les points où la souveraine volonté juge à propos de se produire, d'où l'on pourrait dire qu'il est partout et nulle part.

30. — Devant ces problèmes insondables, notre raison doit s'humilier. Dieu existe :

nous n'en saurions douter ; il est infiniment juste et bon : c'est son essence ; sa sollicitude s'étend à tout : nous le comprenons ; il ne peut donc vouloir que notre bien, c'est pourquoi nous devons avoir confiance en lui : voilà l'essentiel ; pour le surplus, attendons que nous soyons dignes de le comprendre.

ALLAN KARDEC.

(Extrait de son ouvrage : *La Genèse selon le Spiritisme*).

AIR ET PAROLES DU ROI HENRI III

En feuilletant la collection de la « Revue spirite », à l'époque où elle était rédigée par le Maitre lui-même, nous avons retrouvé des articles d'une grande valeur, en même temps que le récit de faits spirites intéressants et instructifs dont la plume d'Allan Kardec savait montrer tous les côtés utiles et déduire logiquement toutes les conséquences.

Nous pensons que ce sera un plaisir pour tous nos lecteurs de relire de temps en temps quelqu'une de ces excellentes choses, et nous nous proposons de faire quelques emprunts à la Revue spirite d'autrefois, depuis son apparition jusqu'à l'époque de la désincarnation de madame Allan Kardec.

Nous commençons aujourd'hui par le récit suivant :

Le *Grand Journal* du 4 juin 1865 relate le fait ci-après :

« Tous les éditeurs et tous les amateurs de musique de Paris connaissent M. N. G. Bach, élève de Zimmermann, premier prix de piano du Conservatoire, au concours de 1819, un de nos professeurs de piano les plus estimés et les plus honorés, arrière-petit-fils du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre.

Informé par notre ami commun, M. Dollingen, administrateur du *Grand Journal*, que l'appartement de M. G. Bach avait été le théâtre d'un véritable prodige dans la nuit du 5 mai dernier, j'ai prié Dollingen de me conduire chez M. Bach, et j'ai été accueilli au numéro 8 de la rue Castellane avec une exquise courtoisie. Inutile d'ajouter, je pense, que c'est après avoir obtenu l'autorisation expresse du héros de cette histoire merveilleuse que je me permets de la raconter à mes lecteurs.

« Le 4 mai dernier, M. Léon Bach, qui est un curieux doublé d'un artiste, apporta à son père une épinette admirablement sculptée. Après de longues et minutieuses recherches, M. Bach découvrit, sur une planche intérieure, l'état civil de l'instrument ; il date du mois d'avril 1564, et c'est à Rome qu'il a été fabriqué.

« M. Bach passa une partie de la journée dans la contemplation de sa précieuse épinette. Il y pensait en se couchant ; lorsque le sommeil vint fermer ses paupières, il y pensait encore.

« Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ait eu le songe suivant :

« Au plus profond de son sommeil, M. Bach vit apparaître au chevet de son lit un homme qui avait une longue barbe, des souliers arrondis par le bout, avec de grosses bouffettes dessus, une culotte très large, un pourpoint à manches collantes avec des crevés dans le haut, une grande collerette autour du cou, et coiffé d'un chapeau pointu à larges bords.

« Ce personnage se baissa vers M. Bach et lui tint ce discours :

« L'épinette que tu possèdes m'a appar-
« tenu. Elle m'a souvent servi à distraire
« mon maître le roi Henri III. Lorsqu'il
« était très jeune, il composa un air avec
« paroles qu'il se plaisait à chanter et que
« je lui jouai bien des fois. Cet air et ces
« paroles il les composa en souvenir d'une
« femme qu'il rencontra dans une partie de
« chasse et dont il devint amoureux. On
« l'éloigna de lui : on dit qu'elle fut em-
« poisonnée, et le roi en eut une grande
« douleur. Chaque fois qu'il était triste, il
« fredonnait cette romance. Alors pour le
« distraire, je jouais sur mon épinette une
« sarabande de ma composition qu'il ai-
« mait beaucoup. Aussi je confondais tou-
« jours ces deux morceaux et je ne manquais
« pas de les jouer l'un après l'autre. Je vais
« te les faire entendre. »

« Alors l'homme du rêve s'approcha de l'épinette, fit quelques accords et chanta l'air avec tant d'expression que M. Bach se réveilla tout en larmes. Il alluma une bougie, regarda l'heure, constata qu'il était deux heures après minuit et ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

« C'est ici que l'extraordinaire commence.

« Le lendemain matin, à son réveil, M. Bach ne fut pas médiocrement surpris de trouver sur son lit une page de musique couverte d'une écriture très fine et de notes microscopiques. C'est à peine si, avec l'aide de son binocle, M. Bach, qui est très myope, parvint à se reconnaître au milieu de ce griffonnage.

« L'instant d'après, le petit-fils de Sébastien s'asseyait à son piano et déchiffrait le morceau. La romance, les paroles et la sarabande étaient exactement conformes à celles que l'homme du rêve lui avait fait entendre pendant son sommeil !

« Or, M. Bach n'est pas somnambule; or, il n'a jamais écrit un seul vers de sa vie et les règles de la prosodie lui sont complètement étrangères.

« Voici le refrain et les trois couplets tels que nous les avons copiés sur le manuscrit. Nous leur conservons leur orthographe qui, disons-le en passant, n'est nullement familière à M. Bach :

J'ay perdu celle
Pour quy j'avois tant d'amour ;
Elle sy belle
Avoit pour moy chaque jour
Faveur nouvelle
Et nouveau désir.
Oh ! ouy sans elle,
Il me faut mourir !

Un jour pendant une chasse lointaine,
Je l'aperçus pour la première fois,
Je croyois voir un ange dans la plaine,
Lors je devins le plus heureux des rois !

Je donnerois certes tout mon royaume
Pour la revoir encor un seul instant ;
Près d'elle assis dessous un humble chaume
Pour sentir mon cœur battre en l'admirant.

Triste et cloistrée, oh ! ma pauvre belle,
Fut loin de moy pendant ses derniers jours.
Elle ne sent plus sa peine cruelle ;
Icy bas, hélas ! je souffre toujours !

Dans cette romance plaintive, ainsi que dans la sarabande joyeuse qui la suit, l'orthographe musicale n'est pas moins archaïque que l'orthographe littéraire. Les *clefs* sont faites autrement qu'on a l'habitude de les indiquer de nos jours. La basse est écrite dans un ton et le chant dans un autre. M. Bach a eu l'obligeance de me faire entendre ces deux morceaux qui sont d'une mélodie simple, naïve et pénétrante. Au reste, nos lecteurs ne tarderont pas à pouvoir les juger en connaissance de cause. Ils sont entre les mains des graveurs et paraîtront dans le courant de la semaine chez l'éditeur Legouix, boulevard Poissonnière, n° 27.

Le journal de l'*Estoile* nous apprend que le roi Henri III eut une grande passion pour Marie de Clèves, marquise d'Isles, morte à la fleur de l'âge dans une abbaye, le 15 octobre 1574. Ne serait-ce pas « la pauvre belle triste et cloistrée » dont il est fait mention dans les couplets ? Le même journal nous apprend aussi qu'un musicien italien, nommé Baltazarini, vint en France à cette époque et qu'il fut un des favoris du roi. L'épinette a-t-elle appartenu à Baltazarini ? Est-ce l'Esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande ?

— Mystère que nous n'osons pas approfondir.

ALBÉRIC SECOND.

(*Revue spirite* de juillet 1865) (à suivre)

Echos et Nouvelles

—

PROFESSION DE FOI

RÉSUMÉE D'APRÈS L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

—

Points fondamentaux

DIEU. — Nous croyons en Dieu, créateur de l'Univers et de l'universalité des êtres : nous le croyons tout-puissant et parfait en tous ses attributs, c'est-à-dire : infiniment bon et miséricordieux, juste et sage. En conséquence, nous considérons comme blasphématoire toute représentation d'un Dieu particulier de peuple, race, religion ou secte et ne pouvons concevoir l'idée d'un Dieu vindicatif, jaloux ou injuste envers la moindre de ses créatures.

L'AME. — Nous croyons à l'âme, à son immortalité et à son progrès indéfini. Nous croyons à la réincarnation des Esprits et à des vies successives dans les différents mondes de l'espace.

MÉDIUMNITÉ. — Nous croyons à la communication des humains (Esprits incarnés) avec le monde spirituel des différents degrés, bons et mauvais.

PROGRÈS. — Nous croyons à la nécessité des douleurs et souffrances diverses en vue du progrès des êtres et non comme action d'une vengeance divine. Nous croyons à la nécessité et à l'efficacité de la prière.

ORIGINE DE L'ESPRIT ; LIBRE ARBITRE. — Nous croyons à l'origine des Esprits indistinctement la même : faibles et ignorants au début et gratifiés par Dieu du libre arbitre, les uns arrivent au progrès et à l'épuration de l'être, c'est-à-dire au bonheur, bien plus vite que les autres, lesquels, en vertu de leur libre arbitre, peuvent se complaire plus ou moins longtemps dans l'ignorance et le mal, cause unique des expiations et des épreuves douloureuses.

PRINCIPE

Nous croyons au gouvernement de Dieu et à son action incessante dans la création et la direction des mondes et des êtres. Nous croyons à la progression, par notre soumission absolue à la volonté de Dieu exprimée par ses lois. Nous croyons sa loi morale éternellement et universellement la même ; elle n'est qu'amour, abnégation, justice en tout et pour tous et charité, et cela d'après l'enseignement formel du Christ : Aimer Dieu par dessus tout et son prochain comme soi-même ; c'est toute la loi et les prophètes. On ne doit donc pas craindre Dieu, mais l'aimer, puisqu'il ne veut que le bien et le bonheur de toutes ses créatures. Nous nous inspirons de la formule du maître et initiateur du spiri-

tisme, Allan Kardec et de ses Esprits guides : Hors la charité, point de salut.

DIEU OU HASARD

Ecoutez ce qu'écrivait un jour à ce sujet un académicien bien connu, M. Legouvé :

« Ce monde est l'œuvre d'un Dieu ou du hasard. Je vous défie de sortir de là. C'est un dilemme invincible. Il n'y a pas de troisième terme.

« Or, si Dieu est incompréhensible, le hasard est impossible. Dieu dépasse ma raison et la confond ; le hasard la révolte. L'existence de Dieu est indémontrable, mais la non-existence du hasard est tout ce qu'il y a de plus facile à démontrer. Il suffit de regarder ce qu'il a produit.

« L'irrégularité est le caractère constant du hasard. Rien de continu ne sort de lui.

« Il y a un mot qui est l'opposé du hasard, c'est le mot de *suite*. On ne tire pas le même numéro vingt fois de suite. On ne fait pas tomber un dé sur le même côté vingt fois de suite.

« Or, la nature tire le même numéro et amène le même dé depuis des milliers de siècles. Depuis des milliers de siècles, tout ce qui naît, tout ce qui vit, tout ce qui meurt, obéit à la même loi, suit le même ordre, passe par les mêmes vicissitudes.

« Donc il est impossible que le monde soit l'œuvre du hasard, donc il est l'œuvre de Dieu. Donc Dieu existe.

(Le Phare de Normandie, juillet 1897.)

HASARD OU PRÉDESTINATION

Sous ce titre, il a paru récemment dans le journal *Revue Spiritualische Blatter* de Berlin les lignes suivantes:

Pendant la représentation de la pièce du « monde où l'on s'ennuie » dans le *Stadttheater* (théâtre municipal) de Vienne, le *Ringtheäter* de cette même ville a été incendié. — Quelques temps après, pendant la représentation de la même pièce au *Burgtheâter* à Viennne le feu incendiait le *Stadttheater*.

Le jour même de l'incendie du Bazar de la Charité de la rue Jean Goujon à Paris, la pièce fut jouée au Théâtre-Français de cette ville.

Est-ce hasard ou prédestination ?

JOSEPH DE KROUHELM.

Gajoia, Podolia.

Traduit du « Light » du 26 juin.

BIBLIOGRAPHIE

LA SURVIE : Sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. Echos de l'au-delà, publiés par Mme Rufina Nœggerath, un vol. in-8° carré, XXIII-390 p. 3 fr. 50.

Ce beau livre s'ouvre par une préface de Camille Flammarion dans laquelle le maître ès-sciences célestes, dont nous admirons l'autorité profonde et clairvoyante, apprécie judicieusement les faits psychiques, ou mieux spirites, et l'importance des enseignements qui découlent de leur caractère essentiellement scientifique, contenus dans ce recueil.

Après Allan Kardec, Flammarion est un de ceux qui, en France, ont le plus fait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour l'*élévation* des idées. Il a arraché l'esprit à la terre, pour le transporter sur les ailes puissantes de la science jusque dans le domaine, jusqu'alors inexploré, des mondes.

Son activité infatigable et aussi le charme de sa méthode ont habitué la conscience des foules à réfléchir et à s'attarder même aux fécondes méditations de l'infiniment petit et de l'infiniment grand dans ses *Rêves étoilés*. Puis, la *Pluralité des mondes, Dieu dans la nature* et enfin *Lumen* ont, peu à peu, en quelque sorte familiarisé l'esprit du lecteur avec le troublant problème de l'âme, de son immortalité et de ses conséquences. La voie est maintenant grande ouverte. Le moment est donc venu d'aborder les phénomènes de la vie de l'au-delà. C'est avec le sentiment supérieur de la conscience d'un devoir à remplir, que l'auteur de *Survie*, madame Nœggerath, a groupé, dans un volume des plus substantiels, l'enseignement initiatique si complet que les Intelligences de l'espace ont bien voulu confier à sa médiumnité.

Ce qui contribue à donner un grand prix à cet ouvrage, c'est que les communications recueillies et les expériences observées ne sont pas rapportées à la légère : elles sont contrôlées lorsque cela est possible. C'est ainsi qu'à propos d'un apport de fleurs dans une séance, il est cité un fait analogue contrôlé par des témoins qui ne peuvent être suspects. Dans cette circonstance, c'est le témoignage de Papus qui vient corroborer le fait dont il s'agit : le médium, dit-il, a indiqué l'endroit où les fleurs avaient été cueillies (c'était une tombe) et aussitôt la personne à qui elles avaient été remises a constaté qu'elles se raccordaient exactement avec les tiges indiquées. Ceci est une preuve *entre bien d'autres* du caractère sérieux et par conséquent de l'autorité scientifique que méritent les récits de Mme Nœggerath.

La première partie de ce volume contient un enseignement révélé très substantiel sur le *Fluide magnétique et ses applications*, les *phénomènes psychiques et médianimi-*

ques, les médiums et l'Inde. Le lecteur sera particulièrement intéressé par tout ce qui est dit sur ces vastes et importants sujets.

La médiumnité par incarnation qui a été le plus souvent employée pour l'obtention de ces *révélations* si précieuses nous a paru être un des moyens les plus sûrs, les moins sujets à caution et marquer de la part des Esprits qui l'emploient une élévation réelle. Cette opinion est partagée, avec l'auteur, par des penseurs sérieux qui estiment que ce procédé est un de ceux qui conviennent le mieux aux intelligences éclairées : c'est en quelque sorte la tribune de l'orateur, du professeur, de l'initiateur céleste.

Le profane sera émerveillé et surpris de rencontrer dans ce recueil tant de logique, tant de clarté ; l'initié reconnaîtra la pure doctrine et la confirmation de sa foi.

Ce n'est pas à la légère, ni sous l'impulsion d'un enthousiasme irréfléchi que nous prononçons sur ce livre un jugement si favorable. Nous savons, hélas ! combien souvent nous pouvons être le jouet des invisibles qui abusent de notre crédulité. L'expérience nous a permis de discerner le bon grain de l'ivraie et à ne plus prendre des désirs pour des réalités. Mais, ami lecteur, interrogez attentivement ce livre et vous apprendrez que la philosophie spirite n'est pas, comme celle des Jésuites, une doctrine de complaisances ni de compromissions avec la conscience, mais au contraire une doctrine qui satisfait la raison et proclame le Devoir inéluctable, la Fraternité, la Solidarité, l'Amour comme des conditions indispensables à tout progrès.

Vous trouverez aussi dans ce livre clairement exposées les terribles conséquences des mensonges, de l'hypocrisie, des veuleries de toutes sortes que l'on rencontre trop souvent, et quelle gravité atteignent ces turpitudes lorsqu'elles sont commises par des spirites.

* * *

Poursuivez votre lecture. De grands maîtres vous apprendront ce que sont les esprits et les terriens, l'histoire de la terre, la vie et la mort, ce qu'est l'âme et ce qu'elle devient dans la vie sidérale après son réveil, le lendemain de la mort. Vous saurez l'importance du mal, la raison d'être de la Souffrance, ce qu'est la Justice et la nécessité du Progrès. La doctrine de la réincarnation vous sera expliquée ainsi que la haine que vous rencontrez entre les castes et la réalité du libre arbitre ; ce que signifient l'Egalité, la Fraternité et combien sont vaines les grandeurs terrestres. L'infériorité de notre planète vous fera comprendre combien notre orgueil est (pardonnez l'expression) ridicule, si nous mettons en parallèle la place que nous occupons dans l'univers et les étapes que nous avons à fournir pour atteindre le but vers lequel nous tendons. Et puis, si nous sommes sincères, nous constaterons une émotion peut-être depuis longtemps intimement désirée lorsque nous serons convaincus que cet amour que nous avons vu enfermer dans un tombeau nous est conservé vivant et toujours fidèle à notre douleur. Nous serons alors pour ainsi dire *frappés* par la compréhension du rôle sublime et providentiel de l'amour et nous répéterons avec C. Chaigneau qu'il *est la fleur de l'Eternité.*

* * *

On a dit : *La science c'est Dieu*, et saint Jean lui-même de déclarer que la *Vérité c'est Dieu.* L'idée de Dieu est donc inséparable de l'idée de Vérité, mais l'accession de cette vérité idéale qui est la connaissance ou la science intégrale ne peut, comme la lumière, nous être donnée que si nous la cherchons, que si nous travaillons pour l'acquérir. Certes, la tâche est longue et pénible : développer les facultés intellectuelles, fortifier et accroître les qualités morales et enfin étudier la révélation. Mais aussi combien ces acquisitions inséparables sont précieuses : elles permettent l'accès des sommets escarpés qui conduisent à la découverte de l'éternelle Vérité. Ce triple labeur individuel harmonise les facultés intellectuelles de l'homme et lui permet la perception de Dieu.

Les actes des Apôtres nous apprennent que « le Très-Haut n'habite point dans des temples faits de la main des hommes. » Le spiritisme aussi, à l'encontre de toutes les religions, établit que tout l'univers est le temple de Dieu et que si la concentration divine peut s'opérer quelque part, elle n'est pas matérielle, elle est dans le Verbe, mais ce Verbe est à la disposition de tous et n'est le monopole de personne.

Nous ne taririons pas si, n'écoutant que notre conscience, nous disions tout le bien que renferme chaque page de ce livre. Mais la place étant limitée, nous devons, à notre grand regret, abréger notre analyse.

Cette troisième partie, consacrée à la plus haute aspiration de l'homme : la recherche de la Vérité, mériterait une mention particulière, si dans ce volume tous les sujets traités ne se surpassaient par l'éclatante lumière qu'ils projettent sur le champ immense de l'histoire intégrale de l'humanité, dans lequel surabondent les documents qui prouvent la *Survie.*

BEAUDELOT

Le Gérant : A. BOYER.

Imprimerie Lucien Duc, 35, rue Rousselet, Paris.